

WILLOW

13 ANS...

Le nouveau petit ami de ma mère s'est remis à hurler. Soit parce qu'elle a fait quelque chose qui ne lui a pas plu, soit parce qu'il est saoul, tout simplement. J'aimerais aller m'assurer que tout va bien, mais j'ai trop peur de passer la porte de ma chambre. Tant qu'elle est fermée, elle me sert de barrière contre la folie ambiante. Tant qu'elle est fermée, je peux me persuader qu'il ne fait que plaisanter et que c'est uniquement par euphorie qu'il se comporte comme ça. Une fois la porte de ma chambre franchie, la réalité me sautera en pleine figure, un peu comme une claque. Une claque bien violente. Alors, au lieu d'y aller, je décide de rester sur mon lit, les genoux plaqués à ma poitrine et les yeux braqués sur ma porte.

C'est toujours la même histoire, quel que soit le type que ma mère ramène à la maison. Elle en a tellement accumulé au fil des ans que je me demande parfois si elle n'aime pas tout simplement les collectionner, un peu comme d'autres mères collectionnent les figurines, les livres ou les chaussures.

Elle n'a pas toujours été comme ça. Jusqu'à mes six ans, ma vie était plutôt normale. Ma mère connaissait certes des hauts et des bas, mais tant que mon père était

là, elle ne paraissait pas aussi triste. Elle était stable. Elle faisait des choses avec moi, du genre m’emmener au parc ou au cinéma, quand on avait les moyens. On ne croulait pas sous l’argent, mais je n’ai jamais eu le sentiment de manquer de quoi que ce soit. J’étais heureuse de vivre sous le même toit que mes parents, contrairement à certains de mes camarades d’école.

Puis mon père a décidé qu’il n’avait plus envie d’être ni père ni mari, et ma vie est partie en vrille à ce moment-là, comme un ballon de foot qu’on aurait envoyé valser d’un bon gros coup de pied. Sept ans plus tard, ce ballon de foot valse toujours, mon père n’est pas revenu, et ma mère passe plus de temps au bar ou avec ses petits copains qu’avec moi.

— Laisse-la tranquille, Bill, lance la voix de ma mère de l’autre côté de ma porte. Elle n’embête personne.

La poignée se met à trembler et la porte à remuer.

— Je ne veux pas qu’elle soit là, Paula, réplique Bill d’une voix éméchée. Les gosses répètent tout ce qu’ils voient et tout ce qu’ils entendent. Tu sais ce qui pourrait se passer, si jamais elle racontait à l’école que j’étais là ? Et si ça revenait aux oreilles de ma fille, qui le balancerait ensuite à ma femme, hein ?

— Elle n’en parlera à personne, tente de le rassurer ma mère. Willow connaît très bien les règles.

— Rien à foutre qu’elle connaisse les règles. Les gosses n’obéissent *jamais* aux règles.

Quelque chose de dur heurte la porte et je sursaute, plaquée contre la tête de mon lit. Si seulement je pouvais passer à travers les murs, je disparaîtrais d’ici et courrais jusqu’à ce que je retrouve mon père et le supplie de revenir pour tout arranger.

— Calme-toi, Bill, je t’en prie, insiste ma mère. Je

vais aller lui parler et m'assurer qu'elle a bien compris, d'accord ? Je vais le faire tout de suite, même.

— Je n'ai pas envie que tu lui parles, lâche-t-il. Ce que je veux, c'est qu'elle débarrasse le plancher pour les jours à venir. Comme ça, on pourra profiter sans craindre qu'elle ouvre la bouche. Je ne viens pas ici pour m'occuper des gosses des autres, ok ? Je viens ici pour prendre du bon temps. Sinon, autant rester chez moi avec ma famille.

— Je sais, chéri. Et je suis vraiment heureuse que tu sois là avec moi. Je t'aime. Tu le sais.

— Si tu m'aimes, alors dégage-la d'ici.

Je retiens mon souffle en attendant la réponse de ma mère. Elle a beau ne pas franchement être à la hauteur en ce moment, passer son temps à boire et à ramener des types du bar les uns après les autres, je ne pense pas qu'elle serait capable de me mettre à la porte.

Si ?

Ce ne serait pas la première fois.

Le silence s'étire, et je commence à me demander – non, à l'espérer – s'ils ont décidé d'aller faire ce qu'ils font habituellement quand ils disparaissent pendant des heures en plein milieu de la nuit. Mais soudain, on frappe doucement à ma porte.

— Willow, tu peux ouvrir, s'il te plaît ? Il faut que je te parle, souffle ma mère de cette voix mielleuse dont elle use quand elle cherche à me convaincre de quelque chose.

Je serre plus fort encore mes genoux contre ma poitrine et ne réponds pas, terrorisée à l'idée qu'elle me demande de quitter la maison. Si je fais mine d'être invisible, peut-être finira-t-elle par oublier que je suis ici, et Bill aussi ? C'est déjà arrivé, après tout.

Un jour, quand j'avais dix ans, ma mère est partie dans un bar avec des copines et n'est revenue que trois jours plus tard. À son retour, elle s'est excusée d'être partie aussi longtemps en m'expliquant que ce n'était pas sa faute. Elle avait découvert que son petit ami la trompait, et ses copines l'avaient persuadée d'aller panser son cœur brisé à Las Vegas... N'ayant pas oublié la façon dont mon père lui avait déjà brisé le cœur, je lui ai dit que ce n'était pas grave, que je savais me débrouiller toute seule, ce qui était vrai. Et ce depuis des années.

Ma réponse semblait l'avoir soulagée, et à partir de ce jour, elle a commencé à s'absenter de plus en plus. Quant à moi, je me mordais les doigts d'avoir ressenti cette pitié cette fameuse fois.

— Willow, ouvre cette porte si tu ne veux pas que je la crochète. Je n'ai pas envie de me fâcher, tu le sais.

Sa voix est calme mais ferme, presque menaçante. Je me décolle alors de la tête de mon lit en retenant mon souffle et glisse sur le lino qui est glacial, sous mes pieds nus. À tous les coups, maman a coupé le chauffage pour économiser de l'argent.

— Bill est là ? je murmure une fois devant ma porte.

— Non, il est parti dans ma chambre, mais il pourrait revenir, alors dépêche-toi.

Les doigts tremblants, je pose la main sur la poignée et entrouvre la porte.

Ma mère se faufile aussitôt à l'intérieur, referme derrière elle et se tourne vers moi avant de laisser errer son regard vitreux sur mon bureau impeccablement rangé, mon lit fait et mes livres classés par ordre alphabétique sur l'étagère d'angle.

— Tu es tellement « carrée »... lance-t-elle en décidant

de changer de sujet, l'une de ses spécialités. Tu tiens définitivement ça de ton père.

Je n'aime pas quand elle me compare à mon père. En partie parce que je ne l'aime pas, et en partie parce qu'elle ne l'aime pas non plus. On ne peut donc pas dire que ce soit un compliment.

— Dis, maman, tu ne vas pas me demander de partir, hein ? je souffle en me rongant l'ongle du pouce.

Tout en prenant soin d'éviter mon regard, elle marche jusqu'à la fenêtre et tire les rideaux pour scruter la nuit noire, dehors.

— Tu te souviens comme j'étais triste quand ton père est parti ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais elle me coupe la parole.

— J'étais *vraiment* mal. Il ne m'a pas simplement brisé le cœur, Willow : il l'a pulvérisé.

Elle lâche le rideau et se retourne vers moi.

— Toi aussi, il t'a abandonnée, tu sais.

— Oui, je sais, maman, réponds-je sans vraiment comprendre pourquoi elle a décidé d'aborder ce sujet pénible.

Je déteste penser à mon père, à la façon dont il m'a laissée tomber et dont, par la même occasion, il a détruit ma mère si drôle et si gentille.

— Allez, ce n'est rien...

Elle traverse alors la pièce et me prend dans ses bras. Elle empeste le tabac froid, le whisky et une espèce d'épice qui me brûle les narines et me pique les yeux.

— Je ne voulais pas te contrarier. Je voulais simplement que tu saches que je ne te quitterai jamais, quoi qu'il arrive. Je te promets d'être toujours là pour toi. Je ne deviendrai jamais comme ton père.

Je glisse mes bras autour de sa taille et la serre fort, envahie par une vague de soulagement. *Ouf, elle ne va pas me demander de partir.*

— Mais... reprend-elle, et mes muscles se contractent aussitôt. Si tu veux que je tienne ma promesse, il va falloir m'aider un peu.

— D'accord... Comment tu veux que je t'aide ?

— En me laissant de l'espace quand j'en ai besoin.

Les larmes me piquant les yeux, je dresse le menton pour planter mon regard dans le sien.

— Tu veux dire que je dois partir, là, tout de suite ?

— Ce n'est pas si grave, soupire-t-elle en regardant mes larmes couler. Tu pourras rentrer lundi, quand Bill sera parti.

Je m'essuie les joues du dos de la main.

— Mais où est-ce que je vais aller ?

Son regard passe de la fenêtre à la porte, puis revient enfin sur moi.

— Tu pourrais t'installer dans la voiture. Ce serait marrant, non ? Tu peux prendre ton sac de couchage et faire comme si tu campais ?

— Je déteste camper, je réplique tout en sachant très bien que c'est peine perdue. Et la dernière fois que j'ai dormi dans la voiture, des types ont cogné à la fenêtre pour que je les laisse entrer.

— J'avais oublié... répond-elle en tapotant sa lèvre du bout du doigt. Passe le week-end chez une de tes copines, dans ce cas ! Ce serait sympa, non ?

Son regard s'éclaire soudain sous l'effet de l'excitation.

— Je ne suis franchement pas certaine que l'une d'elles soit encore réveillée, je commente en jetant un coup d'œil à mon réveil, sur ma coiffeuse.

Ma mère recule, plonge la main dans la poche de son jean et sort son téléphone.

— Si tu n’essaies pas, tu ne sauras jamais !

J’observe le téléphone d’un air méfiant.

— Leurs parents risquent de mal le prendre, si j’appelle en pleine nuit.

— Mais non, allez... insiste-t-elle en me tendant le téléphone.

Devant mon refus d’obéir, elle se met à grimacer.

— Willow, cette histoire de promesse ne peut pas fonctionner si tu ne coopères pas un tant soit peu. Je ne peux pas tenir ma part du deal si tu ne tiens pas la tienne.

J’ouvre la bouche pour lui répondre que je n’ai pas envie de ce deal, mais mon cerveau est brusquement envahi par le souvenir de toutes ces fois où ma mère a disparu des jours entiers. J’ai toujours eu peur qu’un jour, elle ne revienne jamais, et que je me retrouve seule au monde.

Même si je joue la dure à cuire et que je fais très bien mine de pouvoir me débrouiller, il m’arrive d’être terrorisée, quand par exemple nos voisins font la fête toute la nuit ou quand quelqu’un frappe à la porte en insistant pour que je le laisse entrer.

— Bon, ok, je vais voir, dis-je en lui prenant le téléphone des mains. Mais si ça ne répond pas, tu devras quand même tenir ta promesse, d’accord ?

— Si ça ne répond pas, je te trouverai un autre endroit où passer la nuit.

J’esquisse une grimace, ouvre le clapet et me demande qui appeler. Les parents de Luna sont ultra-stricts – hors de question que je tente le coup. Wynter et Ari me laisseraient peut-être passer la nuit chez eux, mais je devrais alors leur expliquer pourquoi ma mère m’a mise à la

porte, et je ne suis pas encore prête à leur raconter ma vie intime.

Il n'y a qu'une personne qui sache ce qui se passe sous mon toit, et c'est Beckett. C'est l'un de mes amis les plus proches depuis l'école primaire. Je lui ai parlé de ma mère il y a deux ou trois ans. Il était venu travailler à la maison pour un projet scolaire, et alors qu'il s'apprêtait à partir, ma mère n'était toujours pas rentrée.

— Tu es sûre que ça va aller, si tu restes toute seule ? avait-il insisté, visiblement réticent à l'idée de m'abandonner à mon sort, même si on avait déjà entendu sa mère klaxonner cinq fois dehors.

J'avais hoché la tête tout en grimaçant sous les cris des voisins qui nous parvenaient à travers les murs.

— Ne t'inquiète pas. Je me retrouve très souvent toute seule ; j'ai l'habitude.

Il avait glissé son sac sur son épaule sans me lâcher une seconde du regard. Il paraissait toujours aussi soucieux.

— C'est vrai ? C'est bizarre, quand même... Mes parents ne sont peut-être pas des héros, mais ils ne me laissent jamais tout seul à la maison aussi tard s'il n'y a ni la domestique, ni Theo avec moi.

— Ça va aller, je te dis. Je peux prendre soin de moi.

Je me sentais tellement bête, tellement mal... Non seulement de me retrouver là à devoir défendre ma mère, mais aussi à cause des voisins qui hurlaient de plus en plus fort. C'était déjà bien assez gênant comme ça de l'avoir fait venir de ce côté miteux de la ville, dans cette bicoque minuscule et affreuse, lui qui vit dans une villa... Mais il nous fallait des pierres pour notre projet, et ma collection étant ici, je n'avais pas vraiment eu le choix.

— Mais tu ne devrais pas avoir à prendre soin de toi ! avait-il dit avant de me tapoter le bout du nez, ce qu'il

faisait en général pour me redonner le sourire. Tu ne veux pas venir chez moi en attendant que ta mère rentre ?

Mes épaules s'étaient affaissées un peu plus.

— Il y a des chances pour qu'elle ne rentre pas avant demain matin.

Ou même deux ou trois jours, mais ça, je n'avais pas pu le lui dire.

Il m'avait dévisagée en clignant des yeux. Je m'attendais presque à ce qu'il nous traite de pauvres filles, ma mère et moi, comme le faisaient les autres à l'école, mais il s'était contenté de dire :

— Pas grave, tu peux rester la nuit si tu veux.

J'avais bien failli laisser échapper un sourire. J'aurais dû me douter que Beck ne me traiterai jamais de pauvre fille.

— Tu penses que ta mère sera d'accord ?

— Je lui dirai qu'on a notre projet à terminer et que ta mère viendra te chercher après. Elle s'endormira avant de se rendre compte de quoi que ce soit.

— Mais si je suis toujours là le lendemain matin ?

— Elle a cours de tennis à huit heures ou un truc du genre, et elle ne rentre pas avant midi.

Alors je m'étais dépêchée de préparer mon sac, rassurée de ne pas avoir à passer une nuit de plus toute seule à la maison, et heureuse d'avoir un meilleur ami tel que Beck.

J'observe ma mère et me demande ce qu'elle penserait en m'imaginant passer la nuit chez un garçon, ou si elle découvrirait que j'avais déjà fait ça pas mal de fois ces dernières années. Pour être honnête, je pense qu'elle s'en ficherait totalement.

Je compose le numéro de Beck tout en croisant les doigts pour que son père ne pique pas une crise en

entendant le téléphone sonner à cette heure. Il est du genre... soupe au lait, disons.

Le téléphone sonne quatre fois avant que Beck ne décroche.

— Depuis quand tu veilles si tard ? me taquine-t-il. Je croyais que tu avais établi tout un programme pour pouvoir gérer tes cours ?

— C'est le cas, réponds-je en tournant le dos à ma mère, qui me scrute du regard. Mais le programme vient d'être interrompu.

— Laisse-moi deviner, soupire-t-il. Blaireau numéro 27 est dans les parages et fait beaucoup trop de bruit ?

Il me connaît par cœur.

— Oui pour la fin de ta phrase.

Je jette un regard en coin à ma mère, qui m'observe toujours.

— Mais pour le début... je pense qu'on a largement dépassé les vingt-sept blaireaux.

Le front de ma mère se plisse légèrement.

— Qu'est-ce que tu lui racontes, là ?

— Rien, réponds-je en secouant la tête.

— Bon... Je vais juste voir ce que Bill trafique. Je reviens, dit-elle en posant le regard sur ma porte.

J'attends qu'elle soit sortie et m'approche de la fenêtre. Là, je ferme les yeux pour lutter contre la vague de honte qui menace de me submerger. Je sais que Beck ne me jugera pas, mais ce n'est pas pour autant que ça m'est facile de demander de l'aide.

— J'ai besoin que tu me rendes un service...

— Pas de souci ! Qu'est-ce qui se passe ?

Je pose la tête sur la vitre gelée et me lance.

— J'ai besoin de trouver un endroit où crêcher pour les deux ou trois jours qui viennent.

— Hein ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

La nervosité est palpable dans sa voix.

— Il n'a pas essayé de forcer ta chambre, comme le dernier, au moins ?!

— Non... Enfin, si, mais seulement pour me demander de partir, réponds-je en murmurant. C'est pour ça que j'ai besoin de trouver quelque part où aller.

— Ta mère le laisse te mettre à la porte comme ça ? rétorque-t-il sans réellement avoir l'air choqué.

— Ils ne me mettent pas vraiment à la porte...

Je sens mes joues brûler sous l'effet de la honte.

— Ma mère m'a simplement demandé si je pouvais dormir dans la voiture ou partir chez une copine deux ou trois jours. Mais vu que je n'aime pas vraiment dormir dans la voiture... je t'ai appelé.

Je lâche ça en haussant les épaules, même s'il ne me voit pas. Je me fais tellement de peine...

— Tu as bien fait. Je n'ai aucune envie que tu dormes dans une voiture, surtout avec tes tarés de voisins... Je trouve ça juste dommage que ta mère te traite comme ça. Tu mérites tellement mieux, Wills...

Il marque une pause, puis reprend.

— Tu devrais peut-être en parler à quelqu'un, de ce qu'elle te fait. Ce n'est pas normal de mettre sa fille à la porte.

— Je vais bien, réponds-je sans vraiment savoir quoi dire d'autre.

Je sais que ma vie n'est pas tout à fait normale, mais ça pourrait être bien pire. Ma mère aurait pu partir pour de bon, par exemple.

— Alors... ça te dérange, si je reste avec toi ?

— Bien sûr que non ! D'ailleurs, je veux que tu me

promettes de ne *jamais* dormir dans une voiture. Tu m'appelles dès que tu as besoin d'aide, d'accord ?

— D'accord.

Je lâche un soupir nerveux ; le poids sur mes épaules se fait un tout petit peu plus léger.

— Merci, Beck. Tu déchires, comme ami.

— Je sais, je sais... rit-il. Tu débarques quand ? Ça te va, si je commande des pizzas ?

Mon estomac répond pour moi, me rappelant que les placards et le frigo sont vides, à la maison, et que j'ai encore une fois dû sauter le dîner.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, tu sais.

— Oui, je le sais, mais j'en ai envie. Et je parie que tu n'as rien mangé ce soir, de toute façon.

— Tu me connais par cœur...

— Ça, c'est parce que je suis ton meilleur ami. Si je ne te connaissais pas, je serais le pire ami qui soit.

Un petit sourire se forme sur mes lèvres, mais mon soulagement tombe en chute libre à l'instant où ma mère passe la tête derrière ma porte.

— Alors, c'est bon, tu peux y aller ? me demande-t-elle, ses yeux encore plus injectés de sang que tout à l'heure.

Je hoche la tête et réponds « oui » en couvrant le téléphone avec ma main.

— Bien, lance-t-elle en titubant légèrement. Il va falloir qu'ils viennent te chercher, par contre. Je ne suis pas en état de conduire.

J'aurais envie de protester, mais je suis convaincue qu'elle est en effet soit ivre, soit défoncée.

— Mes amis n'ont pas l'âge de conduire, maman.

— Ils n'ont pas de parents ? rétorque-t-elle en se

maintenant au chambranle de la porte. Demande-leur de venir te chercher !

Je reste là, à ne pas savoir quoi faire. Je n'ai pas envie de demander un service de plus à Beck. Mais l'idée de passer la nuit dans la voiture n'est pas plus réjouissante.

— Arrête de tout compliquer, insiste ma mère en me suppliant de son regard vitreux. Bill pense que tu es déjà partie. Dépêche-toi d'y aller avant qu'il se rende compte que je lui ai menti, s'il te plaît...

Je recolle le téléphone à mon oreille, des larmes de honte plein les yeux.

— Beck ?

— J'ai entendu, lâche-t-il d'une voix ferme. Je suis déjà dehors. Theo m'accompagne.

Un soupir tremblant s'échappe de mes lèvres tandis que je dois lutter contre les sanglots.

— Ton frère a son permis ?

— Techniquement, oui.

— Comment ça, techniquement ?

— Il a son code. Mais ne t'inquiète pas, il se débrouille hyper bien.

— Et si tes parents vous voient ? dis-je, un nœud coupable au ventre. Je ne veux pas que vous ayez des problèmes à cause de moi !

— Ils ne verront rien, me promet-il. Allez, princesse, courage. On est là dans vingt minutes.

Lorsque je raccroche, j'ai des larmes plein les joues, mais je m'empresse de les sécher du dos de la main.

— C'est bon ? demande ma mère en attrapant son téléphone.

Je hoche la tête même si au fond, rien de tout cela n'est bon. Cette situation me rend malade à en vomir.

Elle remet son téléphone dans sa poche, un sourire tombant se dessinant sur ses lèvres.

— Alors tu ferais mieux de préparer tes affaires et d'aller l'attendre dans l'escalier. Je n'ai pas envie que Bill se remette à te hurler dessus. J'imagine que ça te fait peur, quand il est comme ça... dit-elle en venant m'envelopper de ses bras. Merci beaucoup, ma chérie. Tu es une fille en or, tu le sais ? Comment ça se fait que j'aie eu autant de chance ?

J'aimerais pouvoir la croire, mais si elle dit vrai, alors pourquoi ressent-elle constamment le besoin de me mettre dehors ou de me laisser toute seule des journées entières ? Je préfère ne pas poser la question ; j'ai bien trop peur de la réponse.

Elle m'enlace puis quitte ma chambre. Je me dépêche de préparer mon sac, enfile une veste et une paire de tennis, et sors attendre devant la porte. Très vite, une bande d'ados un peu plus âgés que moi tentent de me persuader de me défoncer avec eux, et je dois changer de poste.

Quand Beck arrive enfin, je suis à l'entrée du parking, dans l'obscurité, cachée tout près du panneau qui indique l'entrée du petit immeuble dans lequel je vis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me lance Beck en sortant de la jolie voiture de sport qui appartient à son frère aîné, Theo.

Je cours vers lui en faisant traîner mes tennis dans la terre.

— Des types ont essayé de me faire fumer, alors je suis venue me mettre à l'abri ici.

Il secoue la tête et me prend la main. Dès l'instant où nos peaux s'effleurent, une chaleur diffuse envahit tout mon être.

— La prochaine fois, attends à l'intérieur, répond-il en jetant un coup d'œil aux types qui traînent toujours près de la porte de mon appartement.

Ils ne nous lâchent pas du regard, la fumée de leurs pétards flottant autour d'eux, et quand l'un d'eux chuchote quelque chose à l'oreille de son pote, mes jambes se transforment en gelée.

Beck a dû percevoir ma nervosité parce qu'il me tire vers lui, en direction de la voiture.

— J'aurais attendu à l'intérieur, mais ma mère m'a demandé de sortir.

Je lui serre la main aussi fort que possible, souhaitant ne jamais plus avoir à la lâcher.

Je ne vois pas son visage, mais ses doigts se pressent autour des miens tandis qu'il ouvre la porte arrière et se glisse sur la banquette en m'attirant avec lui. Une fois la portière fermée, Theo démarre.

— Hé, ça va ? me demande-t-il en jetant un coup d'œil rapide dans le rétroviseur.

En général, Theo est plutôt du genre à se moquer de nous, à coups de « bisous bisous » et des trucs comme ça, alors sa gentillesse soudaine me surprend.

— Oui, ça va.

En vérité, je tremble. C'est que ça ne va pas tant que ça, non ?

Beck le remarque, retire son sweat-shirt et le pose sur mes épaules.

— Ça va aller, murmure-t-il en m'enlaçant avant de déposer un baiser sur ma tempe. Je ne laisserai jamais quoi que ce soit t'arriver, c'est promis.

Je sais que c'est ridicule, mais jamais un garçon ne m'a embrassée jusqu'ici, pas même sur la joue. Ma peau brûle

là où ses lèvres se sont posées. Je n'ai qu'une pensée à cet instant : *Je me sens bien, avec lui.*

En sécurité.

Je me colle contre lui, pose ma tête sur son épaule, et crois en sa promesse bien plus qu'à celle de ma mère.

— Merci, Beck. Pour tout.

— Je t'en prie, répond-il en me pressant doucement l'épaule. Je serai toujours là pour toi, Wills.

J'espère qu'il a raison. Sincèrement, je ne sais pas ce que je ferais sans lui.